

# D'Homère au firmament ou La voie grecque de l'éthique

Jean-Pierre Levet

On découvrira progressivement le sens du titre, un peu étrange et mystérieux, de cette étude.

Dans une analyse du chant IX de l'*Illiade*, on a jadis<sup>1</sup> attiré l'attention sur une remarque d'Achille, qui considère « comme particulièrement décourageant, dans toute forme d'activité humaine, de voir les meilleurs frustrés de ce qui devrait leur revenir de droit, au nom d'une fausse égalité, qui engendre, en réalité, une inégalité parfaitement injuste, dont la conséquence funeste est la démobilisation des énergies les plus ardentes »<sup>2</sup>.

Au-delà de sa situation personnelle, appréciée dans un contexte guerrier — il est injuste qu'un sort égal (ἴση μοίρα)<sup>3</sup> soit réservé au combattant qui reste à l'arrière par manque de courage et à celui qui s'expose constamment en première ligne, le héros, dont l'ambition est d'être toujours supérieur à ses compagnons —, pose, en fait, une question de fond relative à la vie en communauté : la lutte pour occuper le sommet de la hiérarchie est-elle, au nom du mérite manifesté, le véritable fondement sur lequel devraient reposer une vie sociale saine et une éthique commune de la performance effective ?

Ce thème de réflexion et de débat, déjà d'actualité du temps d'Homère, l'est encore tout particulièrement dans le monde d'aujourd'hui.

Fidèle à sa façon d'agir, qui le conduit à exposer les véritables problèmes qui se posent à la conscience humaine et à la société sans trancher les discussions contradictoires qu'ils suscitent, peut-être parce qu'il estime qu'il n'existe aucune solution définitive, Homère n'avance aucune réponse personnelle aux questions soulevées. Il se contente de nous inviter à nous interroger nous-mêmes pour parvenir à une opinion raisonnée.

<sup>1</sup> « Notes sur le chant IX de l'*Illiade* », *Gengo Bunka* 7, 1990, p. 1 à 41; on trouvera des informations détaillées sur ces questions du mérite et de la responsabilité par exemple dans les ouvrages désormais classiques de A.W. H. Adkins, *Merit and Responsibility, a Study in Greek Values*, 1960 (réimpression en 1975) ; *Moral values and political behavior in ancient Greece, from Homer to the end of the fifth century*, New York, 1972.

<sup>2</sup> *Gengo Bunka* 7, 1990, p. 14, avec renvoi aux vers 318 et 319 du chant IX de l'*Illiade*.

<sup>3</sup> IX, 318.

C'est ce que nous allons tenter de faire en rappelant le contexte de la scène décrite dans le chant IX de l'*Illiade* et en nous intéressant à d'autres conceptions de l'excellence et des bienfaits qu'elle apporte. On cherchera ainsi à savoir si l'éthique occidentale a pour fondement principal la nécessité politique de la reconnaissance du mérite personnel, dont le risque serait d'entraîner un individualisme généralisé, susceptible d'être opposé au sens de la communauté et à l'obligation sans limite imposée naturellement à chacun de se dévouer pour elle, donc à des valeurs qui prévaudraient plutôt, évidemment avec des nuances, jusqu'à présent en Orient.

Achille est incontestablement le plus brillant des Achéens. Ces derniers savent qu'ils ne s'empareront de Troie que s'il consent à revenir prendre sa place dans un combat dont il s'est éloigné pour de nombreuses raisons et en particulier, officiellement, parce qu'Agamemnon, qui dirige l'expédition, lui a enlevé la belle captive, Briséis, qu'il avait reçue à titre de butin pris à l'ennemi<sup>4</sup>. Le chef légitime de l'armée, dont l'intelligence est médiocre, ne s'est pas bien comporté à l'égard de son subordonné. Il n'a pas été à la hauteur de son devoir de roi, tel que Nestor en rappelle la nature<sup>5</sup> : écouter de sages avis avant d'arrêter une décision et confier les diverses tâches à accomplir aux hommes les plus compétents.

Toutes les fois que ces principes sont bafoués, les actions entreprises sont vouées à l'échec et c'est, en définitive, la communauté entière qui paie ainsi pour la faute stratégique d'un seul.

Blessée au plus profond d'elle-même, la victime d'une telle erreur de jugement cesse d'agir jusqu'au moment où elle recevra éventuellement un dédommagement de l'outrage qu'elle a subi. Mais, si elle affirme sa volonté première de mettre sa compétence au service du groupe, elle n'en revendique pas moins des privilèges, sous la forme d'honneurs, de richesses, de gloire etc., pour lesquels elle a lutté.

Ainsi, en souhaitant surpasser les autres, pour lesquels elle éprouvait, dans la foi en son arrogance supériorité, une sorte de mépris, elle les a pris en haine dès qu'ils ont refusé de lui octroyer ce qu'elle considérait comme son dû.

À la transgression des droits revendiqués, légitimement ou non, les conséquences étant de toute manière identiques dans les deux hypothèses, correspond une violente querelle qui ne cesse de s'envenimer au plus grand détriment des intérêts réels de la collectivité.

En exigeant une nécessaire récompense de leur mérite, les plus aptes à la réflexion et à l'action, dans de telles conditions, au lieu de se dévouer gratuitement au nom d'une obligation naturelle bien comprise de solidarité, engendrent des luttes intestines, qui constituent un prolongement direct de leur attitude conquérante, par laquelle ils ont été poussés à vouloir sans cesse s'élever au-dessus des autres.

Dans les premiers vers<sup>6</sup> de l'une de ses deux œuvres majeures, *Les Travaux et les Jours*, Hésiode, dans la mouvance de l'âge homérique, décrit les deux formes d'*Éris* (Querelle) qui caractérisent depuis toujours la vie de l'humanité.

<sup>4</sup> IX, 111.

<sup>5</sup> IX, 100–103.

<sup>6</sup> *Travaux*, 11–26.

Or précisément celle qu'il considère comme blâmable<sup>7</sup> est bien celle qui pousse un individu à s'affirmer au détriment de ses semblables, à rivaliser avec eux, à chercher à les écraser, s'il juge profitable pour lui de le faire. Derrière cette *éris* se cache la démesure, l'*hybris*, par laquelle l'homme tente, de manière vaine et sottement, de s'élever au-dessus de sa condition en s'efforçant de dominer ses semblables et de se rapprocher du divin.

En réalité, la personne qui se conduit ainsi, bien loin de servir le groupe auquel elle appartient — on peut le prendre en considération sous des extensions différentes, qui vont du clan à l'humanité entière —, lui nuit gravement.

La somme gigantesque et innombrable de toutes les mauvaises actions individuelles ainsi accomplies, car tout homme, quelles que soient son activité et ses responsabilités, est tenté, à un moment ou à un autre, de s'élever plus qu'il ne devrait, en pratiquant la mauvaises *éris*, la scélérate lutte, au détriment d'autrui, engendre ce qui n'est souhaité individuellement par absolument personne (οὐ τις)<sup>8</sup>, mais à quoi toute l'humanité paie collectivement tribut (τιμῶσι, le passage du singulier au pluriel étant remarquablement significatif)<sup>9</sup>, la guerre abominable, conséquence nécessaire (ὄπ' ἀνάγκης)<sup>10</sup> d'une punition générale voulue par les dieux (ἄθανάτων βουλήσιν « conformément aux manifestations de la volonté des dieux »)<sup>11</sup> pour être un châtiment de l'orgueil insensé des misérables et présomptueux mortels.

À cette maudite *éris*, Hésiode oppose celle qu'il juge bonne, à savoir celle que l'homme mène contre lui-même et contre ses mauvais penchants personnels. Elle repose sur des ambitions simples : acquérir par le travail et par la vertu suffisamment de biens pour jouir d'un minimum d'aisance matérielle et ne nuire à personne. Fondée sur une saine émulation, qui pousse à imiter les gens dont l'existence est courageuse, laborieuse et bien ordonnée, elle se manifeste naturellement à tous les échelons de la vie sociale.

Loin de faire du tort à ceux avec lesquels on rivalise, on les pousse à faire encore mieux eux aussi pour leur plus grand profit, si bien que toute la société tire avantage de ces affrontements pacifiques et féconds.

En s'épanouissant ainsi, l'homme actif se met en situation de rendre service à la communauté à laquelle il appartient, sans aspirer à autre chose qu'à une vie harmonieuse, équilibrée et utile.

La véritable supériorité réside donc, pour Hésiode, dans un effort accompli sur lui-même constamment et avec courage par un individu qui désire améliorer ses qualités morales et ses compétences destinées à être mises au service de tous ceux avec lesquels il entretient des liens sociaux (membres de sa famille, de son voisinage, de sa cité, de son pays), sans attendre aucune autre forme de reconnaissance qu'une bonne renommée, sur le maintien de laquelle il conviendra de veiller sans cesse, car le moindre petit écart de conduite serait susceptible de

---

<sup>7</sup> 13.

<sup>8</sup> 15.

<sup>9</sup> 16.

<sup>10</sup> 15.

<sup>11</sup> 16.

l'affecter gravement<sup>12</sup> ou même de la détruire.

Progresser ne revient pas à s'élever au-dessus de ses semblables pour les dépasser dans l'intention de les humilier ou de les exploiter, mais à remporter des victoires sur soi-même, en empruntant aux attitudes des autres ce qu'elles ont de bon, ce qui implique que l'on respecte, que l'on admire voire que l'on aime les gens dont on se plaît à imiter les qualités.

La récompense sociale attendue est banale et commune, c'est cet honneur auquel tout homme libre doit se montrer profondément attaché, parce qu'il représente son bien le plus précieux.

Continuons à parcourir la voie de l'éthique, sur laquelle nous sommes désormais bien éloignés de l'orgueilleux et humilié Achille, en révolte, en lutte ouverte avec ses propres amis.

Pour élever l'homme, il existe un autre moyen très efficace, l'éducation, qui développe l'intelligence et le sens moral, de telle sorte qu'elle permet à chaque individu de devenir sans cesse meilleur, sans avoir pour autant à s'imposer en entrant en rivalité avec les autres, mais en s'attachant simplement à tous les aspects de la vérité.

Selon Isocrate<sup>13</sup>, au IV<sup>e</sup> siècle, toute personne a les moyens d'en profiter, plus ou moins il est vrai, selon les talents dont la nature l'a pourvu, grâce à l'étude du *logos*, parole et pensée. En développant ses connaissances et sa raison, son intelligence et son aspiration au bien, on parvient ainsi à se dépasser véritablement.

Toujours à l'époque classique, Platon et Aristote proposent, chacun à sa manière, un moyen à la disposition de tous pour se grandir sans avoir à entrer en conflit avec son entourage proche ou lointain. L'un<sup>14</sup> invite l'homme à tourner l'œil de son âme vers les véritables réalités que sont les idées éclairées par le Bien, alors que l'autre<sup>15</sup> l'incite à rechercher en tout l'équilibre, la modération, le juste milieu, dans lesquels se situent la vertu et ses manifestations.

Ces deux philosophes assignent au développement des facultés intellectuelles et morales, qu'ils appellent de leurs vœux, une finalité aussi bien individuelle que politique, puisque les sages contribueront efficacement à la vie de l'État. Le philosophe platonicien a pour vocation de devenir un dirigeant de la cité idéale et le disciple d'Aristote de contribuer au bonheur de ses concitoyens par la satisfaction des besoins les plus nobles de l'« animal politique » qu'est l'homme.

L'épanouissement de l'individu n'est pas conçu sans effet social bénéfique réel. On se dépasse soi-même pour mieux servir les autres, sans aspirer à d'égoïstes satisfactions liées à une forme de supériorité obtenue au terme d'un affrontement avec les autres.

Les Stoïciens, un siècle plus tard, sont également hostiles par principe à ce que serait une telle attitude résolument offensive. La paix à laquelle chacun aspire implique que l'individu raisonnable ne s'intéresse qu'aux affaires qui ne dépendent que de lui et qu'il ne s'occupe absolument pas de ce qui relève de

<sup>12</sup> 760, 763.

<sup>13</sup> Voir *Contre les sophistes*, 15.

<sup>14</sup> Voir, par exemple, la *République*.

<sup>15</sup> On se reportera notamment à la *Politique* et à l'*Éthique à Nicomaque*.

l'action et des décisions des autres.

Pour la pensée classique de la Grèce, à tout mérite est associée une responsabilité, de telle sorte que la supériorité, quelle qu'elle soit, est comprise dans un système caractérisé par un équilibre.

On est bien plus loin des prétentions d'Achille dans ce qu'elles ont d'excessif que de l'octuple sentier de la vertu tel que le conçoit le bouddhisme ou du *ren* confucéen ou encore d'autres éléments caractéristiques de la pensée orientale liés à la soumission à un ordre établi.

Sautons quelques siècles et passons au temps de l'apogée de la science grecque, au II<sup>ème</sup> siècle de notre ère, avec Ptolémée.

Dans la préface de son traité majeur de mathématiques et d'astronomie, l'*Almageste*, qui a fait autorité pendant plus de dix siècles, il pose une parfaite unité de la science, alors qu'Aristote l'avait divisée en disciplines théoriques (théologie, mathématiques et physique) et pratiques (politique, éthique et économie)<sup>16</sup>.

Au-delà de la perception des simples apparences, cette philosophie, dans une perspective qui se rapproche de la sensibilité orientale, aboutit à une vision contemplative (θεωρία) de la vérité.

La contemplation des harmonies mathématiques et célestes, qui ont, dans la voûte du ciel, dans le firmament où se meuvent avec une parfaite régularité étoiles et planètes, quelque chose de divin<sup>17</sup>, rend les hommes semblables au plus haut point à ce qui est bon moralement et les conduit à introduire, à l'image de ce qu'ils ont ainsi la possibilité d'admirer, le bon ordre dans leur propre existence (ὄρθμῆζειν). La perception de la belle ordonnance des choses, de leur harmonie, de leur magnifique simplicité développe, selon Ptolémée, l'amour de ce qui est vraiment beau chez ceux qui parviennent à la saisir. Elle les incite à pratiquer le bien en façonnant leur âme sur le modèle qu'elle leur propose.

L'astronomie mathématique devient ainsi un socle pour l'éthique et pour la politique, car le bon ordre dans la cité, qui assure la cohésion la permanence de la communauté, la *κοινωνία*, est aussi apparentée à l'harmonie perceptible dans l'univers.

Tout cela évoque, *mutatis mutandis*, le *dharmā* de l'Inde et l'enseignement de toutes les doctrines orientales fondées sur une définition d'une perception cosmique des choses.

La théologie concevable avec les seules ressources de la pensée humaine se limite à cette perception des harmonies partout présentes dans le réel et aux élans de l'âme qu'elle suscite.

Pour que l'on puisse dépasser cet état de fait, il faudrait, selon l'astronome, que l'auteur même de l'harmonie et du mouvement, inaccessible à l'intelligence humaine, se révèle lui-même explicitement à cette dernière et qu'il le fasse d'une manière universelle, sans laisser aucun homme dans l'ignorance. On ne sait pas si Ptolémée était informé du dogme chrétien. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'en fait

<sup>16</sup> Voir J.-P. Levet, « Logique et vérité chez Ptolémée », à paraître dans les *Actes* du congrès de l'Association Guillaume-Budé qui s'est tenu à Montpellier en septembre 2008.

<sup>17</sup> Pour Ptolémée, les astres existent de toute éternité et c'est dans l'éternité que leurs mouvements ont été lancés.

jamais mention, alors que, dans le prologue de l'*Évangile* selon saint Jean, il est affirmé qu'une telle transmission de la vérité à la conscience personnelle de tout homme existe : « Au commencement était le Verbe... Le Verbe était la lumière véritable qui éclaire tout homme.. »<sup>18</sup>.

Cet enseignement sur le *Logos* divin a une vocation universelle. S'il a, pour des raisons historiques, jusqu'à présent exercé une influence plus grande sur la pensée occidentale, la sensibilité orientale trouvera en lui, ou plutôt retrouvera, bien des éléments qu'elle reconnaîtra dans ses propres orientations traditionnelles.

Nous sommes en présence d'une éthique de l'amour, spontanément portée à refuser toute forme de lutte fraternelle qu'un homme engagerait pour surpasser avec mépris ou écraser l'un de ses semblables. Pour l'éthique chrétienne, ce ne sont pas les qualités personnelles qui rendent chacun libre dans ses actions, mais la force de la vérité<sup>19</sup>.

De chaque individu, au nom de la charité fraternelle, il est exigé un dévouement entier à la communauté à laquelle il appartient fondamentalement, et qui transcende toutes les autres, plus limitées, à savoir l'humanité dans son ensemble. Celui qui veut être le premier a pour obligation de se faire le serviteur de tous<sup>20</sup>. Quant au puissant, il dispose de moins d'éclat que la plus humble fleur des champs<sup>21</sup>.

La condamnation de la mauvaise lutte appartient donc à toute une tradition fondatrice des valeurs occidentales et universelles, qui s'étend de l'âge épique à la définition des dogmes chrétiens, en passant par toutes les grandes doctrines philosophiques classiques.

Mais l'humanité a aujourd'hui encore et aura sans nul doute demain le choix entre les deux formes de lutte, parce que celles-ci sont radicalement<sup>22</sup> inscrites dans sa nature : ou bien elle se montrera attachée à la mauvaise *éris* hésiodique, suivie d'un cortège de rivalités, de haines et de malheurs, ou bien elle s'orientera vers l'idéal que prônent toutes les sagesse, qu'elles relèvent d'une révélation religieuse ou d'un enseignement philosophique, avec la double conviction que la véritable vocation de tout individu est de progresser vers le bien en se dépassant lui-même et que la philanthropie, par essence en permanente recherche d'harmonie, apparaît comme la véritable loi de l'humanité, les différentes sensibilités idéologiques des sagesse de l'Occident et de l'Orient étant enfin reconnues comme complémentaires et non pas comme opposées.

À chaque personne sans doute, il appartiendra d'opter, comme au temps d'Hésiode, en fonction de sa raison et de ses ambitions ainsi que des circonstances qu'il aura à affronter.

Le danger, pour le futur, serait que les conditions de vie, en devenant excessivement dures, n'incitent un trop grand nombre de gens à se tourner vers la mauvaise *éris*. Les conséquences seraient désastreuses et l'on ne manquerait pas

<sup>18</sup> I, 1 et I, 9.

<sup>19</sup> *Évangile* selon saint Jean, 8, 32.

<sup>20</sup> *Évangile* selon saint Mathieu 20, 27 ; *Évangile* selon saint Marc 10, 44.

<sup>21</sup> *Évangile* selon saint Mathieu 6, 29.

<sup>22</sup> Hésiode évoque les *racines* de la terre (*Travaux*, 19) ; il ne nourrit donc aucune illusion concernant une possible guérison du mal, si bien que son pessimisme est manifeste.

alors de voir, les choses ne cessant de s'aggraver, se réaliser les funestes prophéties du poète à propos de l'âge de fer<sup>23</sup>.

Mais il existe un péril plus grave encore, qui serait une institutionnalisation sociale généralisée, mondialisée, de la mauvaise *éris* sur le modèle de la compétition économique dans ce qu'elle a de plus impitoyable, le tout se développant sous l'effet d'un effondrement des valeurs éthiques et religieuses ainsi que d'un effacement de la raison et de la puissance politiques.

Mais nous voici bien loin d'Achille.

Revenons donc à lui, après avoir montré tous les risques de la mauvaise *éris* et tous les espoirs engendrés par celle qui est bonne.

Sa méthode, au moins dans un premier temps, lui a apporté les succès escomptés. En luttant pour s'élever au-dessus des autres, il est parvenu à acquérir une forme d'excellence et d'efficacité. Il a donc réellement progressé. Mais il est allé trop loin dans la logique qu'il a conçue. Au lieu de servir, il est entré en révolte. L'évolution de sa pensée l'a conduit d'une certaine conscience, au demeurant justifiée, de sa supériorité au mépris, puis à la haine des autres, qui attendaient pourtant de lui de manière légitime un entier dévouement.

Poursuivant dans la voie qu'il s'était tracée, il s'est laissé dominer par une ambition excessive, insensée, puisqu'il se croit même capable d'échapper à ce que les Grecs considèrent comme la toute-puissance du destin.

En tant qu'éminent héros, que souhaitait-il réellement obtenir ? Rien de moins que l'immortalité apportée par une gloire impérissable (*κλέος ἄφθιτον*)<sup>24</sup>. Il finit tardivement par comprendre que le véritable bonheur n'est pas là et qu'il serait sans doute préférable de renoncer à cette ambition pour mener une tranquille vie d'homme simple, longue et paisible.

Il prend conscience de sa condition mortelle et renonce à apparaître comme un surhomme. Mais Homère nous montre que les deux faces de son attitude, l'ancienne comme la nouvelle, sont sous la dépendance d'un trouble de l'âme. Un profond déséquilibre mental affecte Achille, troublé par la prédiction de Thétis. Au fond de lui-même, il est victime de la pathologie qui finit par affecter les hommes, quel que soit leur degré de compétence, qui veulent délibérément, par orgueil, par vanité, par volonté de se situer à n'importe quel prix, sous quelque rapport que ce soit, au-dessus des autres.

L'enseignement qui est ainsi suggéré est double : une telle attitude s'apparente à la démesure (*hybris*) et entraîne inéluctablement les mêmes conséquences qu'elle (la folie d'une part, les désastres pour l'entourage) ; d'autre part, celui qui adopte cette façon de penser et d'agir non seulement cesse de servir la communauté à laquelle il appartient, mais il lui nuit gravement.

La leçon donnée par Homère de manière concrète ne diffère pas des analyses théoriques d'Hésiode. Quand on cherche naïvement à échapper à la condition qui est commune à tous les mortels en s'efforçant de surpasser les autres en tout, sans respecter leur dignité, on sombre dans la perte de toute forme de bon sens et l'on oublie jusqu'au sens même du devoir.

<sup>23</sup> *Travaux* 174–201.

<sup>24</sup> *Iliade* IX, 413.

Dans son égarement cependant, Achille raisonne sainement sur certains points.

Il est évident, en effet, que traiter de la même manière le guerrier courageux et le lâche serait profondément injuste et que, si l'on transpose ce constat dans les activités de paix, ne pas rémunérer l'homme actif et compétent, efficace, plus que le paresseux et l'incapable relèverait d'une profonde injustice, dont la société entière pâtirait. Exalter à l'excès quiconque se prend pour un surhomme est tout aussi dangereux pour la collectivité que d'assister sans fin celui qui refuse de contribuer à proportion de ses moyens et de ses talents à la prospérité de tous.

Une hiérarchie, fondée sur le mérite et les compétences, est nécessaire, mais elle implique, de la part de celui qu'elle favorise légitimement, un dévouement à la hauteur des privilèges concédés, et pour ceux qui attribuent ces derniers une vigilance de tous les instants fondée sur la crainte de la démesure qu'engendre toute forme de tentation de s'ériger en surhomme, c'est-à-dire en individu méprisant et nuisible, perdant tout sens de la mesure et du réel.

Corrélativement, la société doit se défendre contre les personnes qu'Hésiode qualifie de « frelons sans dard dévorant le fruit du travail des abeilles »<sup>25</sup>. Au lieu de leur attribuer des avantages immérités, son action doit les inciter, évidemment avec humanité, à sortir de leur paresse.

Une armée qui honorerait les couards autant, voire plus en proportion, que les braves irait inévitablement à sa perte, Achille a raison de le proclamer. De même, serait malsaine et vouée au dépérissement une communauté dont les membres les moins laborieux recevraient autant ou plus que les personnes les plus actives.

Le personnage est donc complexe : d'une part il est excessif et tombe dans la démesure, d'autre part il énonce des principes sains sans lesquels il est impossible de fonder une communauté efficace et durable.

D'Homère et d'Hésiode on retiendra donc une triple leçon d'éthique : lutter pour s'élever dans la société, c'est d'abord combattre contre soi-même pour éliminer ses mauvais penchants, pour se doter de l'idéal d'une vie équilibrée entre droits et devoirs et pour servir au mieux les communautés auxquelles on appartient et favoriser tout ce qui est harmonie ; établir des hiérarchies fondées sur le mérite est nécessaire, vital même ; aspirer à un statut de surhumanité est un acte de démesure profondément dommageable pour celui qui l'accomplit et pour son entourage qui en subira tôt ou tard les conséquences, s'il ne prend pas conscience du caractère pathologique d'une telle attitude, qu'il appartient donc à tout raisonnablement de traiter comme telle.

Mais le personnage même d'Achille complique les données du problème, puisqu'il faut être bien perspicace pour comprendre ce qui cause la folie du héros, dont par ailleurs les qualités guerrières sont unanimement reconnues comme supérieures à celles de tous les autres Achéens. Où commence donc l'excès ? S'il est difficile de le percevoir, il est moins malaisé de comprendre comment il se développe. Cela se produit lorsque celui qui prétend être un surhomme se

<sup>25</sup> *Travaux* 304-305.



croit irremplaçable. C'est bien ce que fait valoir Diomède au chant IX<sup>26</sup>, lorsqu'il proclame que d'autres qu'Achille et Agamemnon continueront à combattre quoi qu'il arrive.

Les chefs ont ainsi un devoir de modération, de rappel du bon sens et du juste milieu. Sens de la mesure et tempérance devraient être les qualités principales des individus vivant en société. Aristote reprendra ce thème éthique et politique majeur<sup>27</sup>.

Résumons et concluons.

De la morale guerrière qui exige une domination légitime et féconde des plus forts à la doctrine évangélique, le chemin qui a été parcouru est long.

Engagés dans les sombres méandres de la pensée d'Achille et dans les problèmes qu'elle pose, nous avons cherché à découvrir les voies de la sagesse, en constatant bien des convergences et des complémentarités entre les traditions de l'Occident et celles de l'Orient.

Dans cette perspective, la lecture d'Homère est porteuse d'une saisissante vérité puisqu'elle nous permet d'entrevoir ce que seraient des réponses de sagesse aux multiples questions posées implicitement ou explicitement, mais qu'elle nous montre aussi, sans susciter de vaines illusions, ce qu'est la réalité brute. Alimentée sans cesse par d'innombrables actes individuels de démesure, la guerre, qui est pourtant détestée par tous ceux qui n'y cherchent pas une vaine gloire, que l'on dit impérissable, mais qui n'assure pas pour autant l'immortalité, avec ses tragédies et ses atrocités, continuera à faire des ravages et sera collectivement pratiquée par tous.

Sapées par de folles ambitions de quelques-uns, principalement des puissants, confondant domination et service, arrogance et compétence, les sociétés humaines vivront sous la menace perpétuelle de catastrophes. Elles ne connaîtront la stabilité que si elles pratiquent la justice en distribuant à chacun ce qui doit lui revenir en fonction de son mérite et de son dévouement.

Montrer cela à partir du personnage d'Achille représente le travail du poète.

À chacun de porter ensuite le jugement que lui inspirent sa sensibilité, ses convictions éthiques et son intelligence, sa culture et son éducation, sa perception des harmonies nécessaires et des inévitables conflits ainsi que son degré d'aspiration à la spiritualité.

Homère est plus que jamais d'une brûlante et permanente actualité, tant en Occident qu'en Orient.

---

<sup>26</sup> 32–49.

<sup>27</sup> Voir l'étude de Rosalind Hursthouse, « The Central Doctrine of the Mean », in *The Blackwell Guide to Aristotle's Nicomachean Ethics*, edited by Richard Kraut, Oxford, 2007, p. 96–115.